

1) Le japonais et l'indo-européen.

Le japonais est une des langues agglutinantes dont les mots s'ordonnent en parataxes, complétés par des particules grammaticales. C'est une image typologiquement traditionnelle, en Europe, de la langue d'Extrême-Orient depuis l'époque où travailla le linguiste diplomate allemand, Wilhelm von Humboldt (1767 - 1835). L'indo-européen en est une autre, flexionnelle dont les éléments de la phrase sont structurés tout en se correspondant en personne, nombre, cas, aspect, mode, voix et autres notions grammaticales. Le japonais et l'indo-européen ont été longtemps considérés comme deux langues totalement distinctes sans aucun lien de filiation.

D'autres travaux linguistiques nous laissent croire cependant que ces paramètres grammaticaux, soutiens supposés de l'hypothèse humboldtienne de la typologie linguistique, ne peuvent se constituer en critères décisifs de la classification des langues. Le caractère commun constaté dans les gènes humains semble être incompatible avec l'idée des barrières linguistiques infranchissables qui se dressent entre les hommes modernes.

Tout en étant émerveillés de la diversité des langues du monde, nous sommes toujours émus de la ressemblance profonde et de l'efficacité extraordinaire des moyens linguistiques des hommes.

La recherche moderne sur l'indo-européen montre que le fossé linguistique entre japonais et indo-européen n'est pas finalement aussi profond qu'on ne le croyait¹. Ce serait une erreur de bannir, du champ d'investigations de l'origine de japonais, l'indo-européen.

¹ Voir plusieurs articles concernant les particules pronominales de Françoise Bader, publiés dans les bulletins *B.S.L., Verbum* ou les *Informations Grammaticales*. Notamment, *Lat. Nempe et Porco...* in *B.S.L. LXVIII*, 1973

L'origine des caractères chinois (kanji), comme signes graphiques n'est pas bien éclaircie. Elle pourrait rivaliser d'antériorité avec le début de la langue chinoise proprement dite. L'écriture hiéroglyphique de l'Égypte antique et l'écriture hittite pourraient être, toutes deux, aussi anciennes que le système kanji. Elles ont été déchiffrées respectivement au 19e pour l'hiéroglyphe et au début du 20e siècle pour le hittite. Elles étaient composées de deux éléments : signifiants d'idées et particules grammaticales complémentaires. L'écart entre deux systèmes : écriture égypto-hittite et écriture chinoise, n'est pas de nature insurmontable.

De ces écritures ainsi commencées, l'occidentale va se simplifier - c'est le cas du linéaire B (grec archaïque) de l'époque mycénienne (du 16e au 12e siècle avant J.C) - dans un système de représentation syllabiques, tel qu'on le voit actuellement au Japon dans l'écriture *kana*. Bien que le syllabaire mycénien B ait été abandonné, d'autres écritures pratiquées alors ont fini par converger vers un système phonologique bien visible et cohérent dont la représentation la plus marquante est le grec ancien. C'est de ce dernier qu'est sortie presque la totalité des écritures d'Europe.

L'alphabet ainsi né, avec une phonologie d'analyse plus ou moins cohérente, diverge considérablement de l'écriture nippo-chinoise qui est constituée des idéogrammes et des particules. L'idéogramme *kanji*, tout en enrichissant le japonais ancien par son apport évident d'idées, l'a curieusement appauvri par son système graphique. On va voir comment.

2) La communauté des idées ? *toku* - (re)solvo - et *têkô*

L'introduction des idéogrammes chinois dans l'Archipel Nippon a rehaussé la finesse de la langue japonaise. Nous allons montrer ci-dessous un des exemples dans lesquels le japonais a bien gagné en précision.

Le verbe *toku* disposait d'un champ sémantique bien large. C'était : « ramollir quelque chose de consistant (de solide en liquide), délier, dénouer, désagréger, dissoudre, liquéfier, fondre, résoudre, expliquer ». En chinois, deux ou trois caractères se chargeaient de représenter ce vaste champ : 解 *kai*

(découper, désagréger, délier, délivrer, dénouer, résoudre, expliquer), 説 *shiuet, shuo* (expliquer), 溶 *yiong, yong* (dissoudre, diluer, fondre).

En ancien japonais, *toku* avec alternance vocalique -e / -e (*toke-* / *toke-*) était un intransitif, alors que *toku* avec alternance -a / -i (*toka-* / *toki-*), un transitif. Dans plusieurs dialectes, *toke-ru* intransitif se dit de quelque chose qui se décompose, se putréfie. Ce dernier sens se rend en chinois par un autre caractère 腐 *fu*. Il est remarquable que le verbe latin (*re*)*solvere*, par lui seul, recouvre presque la totalité de cette vaste aire sémantique de *toku*.

Au fur et à mesure que la vie humaine devenait compliquée et que chaque phase de la vie esquissait un contour de plus en plus détaillé et précis, il était préférable que tous ces sens, exprimés, au temps du *Man'yô-shû*², par un seul verbe *toku*, soient plus distincts et plus précis à l'œil. L'écriture chinoise y a beaucoup contribué, à l'époque Héian³, avec toute sa panoplie d'idéogrammes pour *toku* : 解 < délier, délivrer, résoudre, désagréger, 溶 (熔) < · 融 < dissoudre, liquéfier, fondre, faire diluer, 説 < expliquer, raisonner. C'est ainsi que plusieurs représentations en idéogrammes du verbe *toku* ont servi à cloisonner sa polysémie.

La diversification et la spécialisation de sens par idéogrammes et par deux modes de déclinaison du verbe *toku* (*toka-* / *toki-* , *toke-* / *toke-*) nous conduisent à nous interroger sur un problème intéressant d'antériorité de sens. Lequel des deux sens : (*se*) *délier* (délivrer) et (*se*) *dissoudre* (fondre) a été antérieur ? La question mérite d'être posée, car il n'est pas facile de se rendre compte qu'il y avait un lien logique entre *délivrer* et *fondre*. Du fait que la voyelle *e* avait été postérieure aux voyelles *a/o*, *i*, *u*, il semble que *toku* intransitif (se dissoudre), type de déclinaison (*toke-* / *toke-*), soit postérieure à *toku* (type : *toka-* / *toki-*) qui était sans doute originellement à la fois transitif (délier) et intransitif (se dissoudre, fondre). Les exemples dans le *Man'yôshû* ne concernent que le sens *délier* (le nœud). Le premier exemple attesté de *fondre* (« la glace *fond* ») ne date que de l'époque Héian. Ce qui ne

² le plus ancien recueil des poèmes en japonais entre le 4^e et le 8^e siècle

³ de la fin du 8^e siècle à la fin du 12^e siècle

prouve d'ailleurs pas l'antériorité de *délier*, *délivrer* à *fondre*. Car les poètes de l'époque Nara peuvent simplement avoir rechigné à employer dans leurs poèmes le terme *toku* au sens *fondre*.

Ce qu'on peut affirmer, au moins, c'est que le sens *fondre* est utilisé au propre, très concret, facile à être transposé au figuré, alors que le sens : *délier*, *dénouer*, *délivrer* est déjà au figuré et semble vouloir y glisser davantage, plutôt qu'il signifie par métaphore le concept concret et physique de *se liquéfier*. La mutation de sens aura donc été de *fondre* à *délier* et non pas de *délier* à *fondre*.

Le verbe grec *têkô* (dorique, *tâkô*) « fondre, liquéfier, épuiser, consumer » ne représente, malgré sa ressemblance en consonne avec le japonais *toku*, qu'une portion de sens du verbe latin et du verbe japonais. Julius Pokorny⁴ le met en rapport avec des radicaux indo-européens : *tâ*, *tâi*, *ti*, *tu* « se liquéfier, fondre ». Avec *-k-* ajouté à ce radical, s'acquiert, en grec, *têkô* (*tâkô*) qui a deux consonnes (*t-* et *k-*) en commun avec *toku* (*toka-* / *toki*) « se liquéfier, fondre ». L'étymologie du verbe japonais *toku* n'est pas encore acquise.

La pléthore d'homophones en japonais fait état d'une polysémie de plus en plus grandissante qui, éventuellement, risque de faire péricliter la langue. Cet excès n'était en effet qu'un signe d'une civilisation en progrès rapide. Les idéogrammes chinois introduits à temps dans l'Archipel Nippon convenaient bien à la représentation de la langue qui s'organisait avec une inspiration nouvelle. Mais la répartition sémantique des *kanjis* était déjà au degré d'une perfection, d'autant plus perfectionnée qu'elle était consolidée dans l'écriture. Elle n'avait cure de certains traits originaux, d'ailleurs mal encadrés dans le système oral de la langue de l'Archipel.

Le sens du verbe *tokeru* dans une expression : *sumi-ga tokeru* « Du charbon de bois fond (se désagrège, se consume, s'affaisse) » ne peut trouver sa référence dans aucun dictionnaire, ni même dans ceux de dialectes. L'expression semble confiner à une métaphore littéraire, alors que c'est une

⁴ *Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch*. Tübingen und Basel, Francke Verlag Auflage 1994 Tome 1 p. 1053

expression dite au sens propre. *Tokeru*, au sens de « fondre », se disait d'autres choses que de ce qui se liquéfie.

Pour *mono*, l'impalpable est banni malgré l'emploi du caractère 鬼 « ce qui n'est pas palpable, ogre ». On n'est sensible généralement qu'à ce qu'on peut toucher, soit « chose », soit « personne ».

En toutes les langues, si le moyen phonologique est limité, on est tenté d'en créer d'autres. L'accent chinois a pour fonction de différencier les homophones et son efficacité fait ses preuves. Ce système d'accent en chinois n'a cependant pas passé en japonais. Ce qui est passé, c'était le côté sémantique des idéogrammes.

L'écriture chinoise reflétait une des plus vieilles civilisations du monde. L'introduction en a transformé, en agençant mots et sens, la polysémie homophonique intrinsèque à la langue japonaise en une véritable richesse linguistique.

3) Le problème des mots japonais représentés par les idéogrammes

Les mots japonais d'origine chinoise sont nombreux. Outre les termes bouddhiques empruntés au chinois (époque des *Han*) tels que : 餓鬼 *gaki* « affamé, gamin », 布施 *fuse* « aumône », les mots d'aspect très japonais tels que 梅 *ume* « prune, prunier », 馬 *uma* « cheval » sont aussi d'origine chinoise : 梅 (*me / mai* en dialecte du sud, *bai* en chinois des *Han*), 馬 (*me* dans le sud, *ba* en *Han*, *ma* en *Tang*). Il est également possible que l'ancien japonais *yio* ou *uo* « poisson », d'usage fort ancien dans l'Archipel, soit provenu de la même origine que le chinois 魚 « poisson » (*yo < gyo* en *Han*, *go* dans le sud,). Le terme fréquemment employé par les jeunes Japonais actuels : 可愛 *kawaii* « mignon, aimable » se dit déjà en chinois moderne avec le même sens : 可愛 *ke'ài*. C'est à se demander si ce dernier 可愛 chinois n'était pas emprunté au japonais 可愛. Car on sait que le japonais 可愛 peut remonter à son ancienne forme 顔映 *ka(ho) hayu(shi)* « qui fait rougir, briller ». Il est étonnant que ces mots nippons et chinois, d'usage aussi

quotidien que courant, semblent provenir d'une même origine ou s'y ramener.

Lorsque les kanjis, ces idéogrammes à la double face phonétique et sémantique, ont commencé à servir à représenter les mots japonais qui étaient en usage depuis bien avant l'introduction des caractères chinois, le sens propre des kanjis et celui des mots japonais autochtones pouvaient ne pas arriver à s'accorder. C'est parce qu'on emprunta, au kanji, soit le côté son (登利我奈久 = *to-ri-ga-na-ku* « au coq chantant »), soit le côté sens (鷄鳴 *tori-ga-naku* « au chant du coq »), l'un à l'exclusion de l'autre, ou parfois les deux ensemble maladroitement : 去別南 *yuki-wakare namu* « on va déguerpir ». Ici, 去別 *yuki-wakare* est une lecture de sens (*kun-yomi*) ; 南 *namu*, une lecture phonique (*on-yomi*). La lecture de sens (*kun-yomi*) de 南 est *minami* « sud ». Ce qui fait qu'un mot d'origine japonaise représenté en caractère chinois pouvait paraître ni chinois ni japonais. Car, habillé en caractères chinois, c'est-à-dire, mis dans un contexte sémantique chinois, un mot japonais pouvait dévier de son origine orale de l'Archipel pour signifier un sens dicté par le chinois du continent.

Ainsi, la représentation des mots japonais par idéogrammes chinois engendre nécessairement des confusions surtout dans le domaine de sens. Cet état de choses flou ne facilite nullement à rechercher sur ce qu'était le *proto-japonais*⁵.

Mono japonais, représenté en trois sortes de kanji, rend autant de significations. On ne peut savoir, cependant, comment la série de deux syllabes *mo-no* a pu engendrer trois sens rendus par trois kanjis : 者, 物, 鬼, qui signifient respectivement « personne », « chose » et « l'invisible personnifié ». La science des idéogrammes n'éclaircit en aucune façon le lien logique qui relie ces trois sens de *mo-no*. Nous avons déjà publié l'analyse pertinente de Jean-Pierre Levet sur le sens originel de *mono*⁶.

⁵ langue(s) supposée(s) dans l'Archipel Nippon à l'époque Jōmon.

⁶ Tôzai 8, Pulim, Limoges 2006. pp 141 - 142 in *Kawa* « rivière » *peut-il être associé à Sawa* « vallée » ?

Il fut un temps où, pour cerner le problème d'origine du japonais, on l'a comparé même avec des langues indo-européennes modernes telles qu'anglais, français, ou allemand. Cette comparaison, surtout lexicale, n'a donné au mieux que quelques vagues notions typologiques des langues. Les grammairiens japonais sont toujours loin de penser à une éventuelle filiation entre indo-européen et japonais, alors qu'un linguiste français en indo-européen, en vient à imaginer, sans préjugé, que l'origine du mot japonais *mono* pourrait être cherchée là où on s'attendait le moins, en indo-européen.

Dans un livre récent, un jeune généticien japonais⁷ envisage une possibilité de situer la zone d'origine de la famille linguistique indo-européenne, quelque part dans l'Asie de nord-est, plus proche de l'Archipel du Japon que du continent d'Europe de l'ouest.

4) La toponymie japonaise et l'écriture idéogramme

Parmi les mots japonais représentés en kanji, il y en a, comme *mono* (物, 者, 鬼), qui sont représentés non pas par le son mais par le sens de kanji. Il y en a d'autres, tels que 安豆麻 *azuma* « est », composés seulement d'emprunts phoniques des idéogrammes chinois (安 *a* « aise » 豆 *zu* « pois » 麻 *ma* « chanvre »). Ce qui importe ici n'est pas le sens de chaque caractère mais le son. Dans ce genre de composé phonique, il n'est pas possible de deviner correctement, à partir de chaque kanji, le sens de 安豆麻 qui veut dire en tout « est ». Le toponyme 孀恋 *Tumagoi* (dép. *Gumma*) avec deux kanjis insolites : 孀 « épouse » et 恋 « amour », ne nous dit presque rien de ce qu'il y eut, à l'origine, entre cette appellation et l'espace désigné par elle.

Quelques toponymes japonais sont rendus par les idéogrammes dont le sens peut être deviné seulement à partir d'une association d'idées peu ordinaire. Nous allons en montrer quelques exemples.

⁷ Docteur Saïto Shigeya. Son livre intitulé : « DNA kara mita nihonjin » *Les Japonais selon les ADN*. Tokyo 2005, éd. Chikuma

La lecture normale *haruhi* pour 春日 (*haru* « printemps » + *hi* « jour ») a été remplacée, tout en conservant la graphie, par la lecture insolite *kasuga* dans le toponyme 春日 (deux exemples de 借香 *kasuga* dans le *Man'yô-shû* : poèmes 2195, 3011). Pourquoi? Il s'agit d'une association d'idées née d'une formule consacrée : *haruhi no kasuga*, dans laquelle *haruhi* est une épithète de *Kasuga*. Ici la graphie de l'épithète (春日) s'est substituée à celle du toponyme lui-même (借香). C'est ainsi que la lecture *haruhi* pour 春日 s'est muée en *kasuga*. Il en est de même de la transformation de 飛鳥 *tobutori* « oiseau qui vole » en *Asuka* (*tobutori no Asuka*). Ici 飛鳥 *tobutori* était une épithète du toponyme 明日香 *Asuka*.

Il est donc vain d'essayer de deviner l'étymologie des noms de lieux tels : 春日 *kasuga* ou 明日香 *asuka*, à partir des idéogrammes composants : 春 « printemps », 日 « jour », 明 « clair », 香 « parfum ».

Le problème posé par la transcription de *man'yô-kana* (genre 安豆麻 *azuma* « est ») est moins compliqué. Car la transcription est composée uniquement d'emprunts phoniques et n'a pas recours aux réflexes d'association d'idées relatives à d'autres formules. Mais pour comprendre ce que veut dire l'ensemble, il est également impossible de saisir le sens (« est ») à partir des kanji (安豆麻). Le contenu sémantique du composé n'est pas constitué de ses composantes idéographiques.

L'embaras de transcription en idéogrammes des toponymes ou des hydronymes anciens provient de la difficulté de comprendre la langue utilisée pour les désigner. Le motif de la désignation était déjà, pour la plupart de toponymes, oubliée. Pour accéder à la langue de l'Archipel avant l'introduction des idéogrammes chinois, il n'y a pas d'autre moyen que de recourir uniquement aux sons dont les kanjis, moyens de transcription, sont naturellement dotés et d'essayer de reconstituer, à partir de ces lambeaux phoniques, des éléments de la langue orale.

鷄鳴 *keimei* en lecture chinoise⁸ est une épithète du mot *azuma* « (pays de l')est ». Le mot *azuma* en était souvent précédé : *tori-ga-naku Azuma* « l'est

⁸ en japonais : *tori-ga-naku* « au chant du coq »

au coq chantant ». La lecture (*tori-ga-naku*) pour 鷄鳴 est validée par deux autres graphies phonétiques en *Man'yô-kana* de la même épithète⁹ : 等里我奈久 et 登利我奈久 qui ne peuvent que se lire : *to-ri-ga-na-ku*. Chacune des deux graphies est constituée de cinq kanjis qui donnent autant de syllabes, mais le sens de chaque kanji n'a nullement affaire avec celui de l'ensemble (*au chant du coq ou au coq chantant*).

Dans le département Gumma, un cours d'eau au nom de *Kasu-kawa* (粕川) descend d'un lac situé sur le flanc du Mont *Akagi* (1828 m au point culminant) pour confluer, entre *Maebashi* et *Kiryû*, avec la grande rivière *Tone*. D'après une légende, le nom de *Kasu-kawa* tire son origine du fait que, voilà quatre cents ans environ, on a commencé à faire couler dans la rivière de la drêche de riz (*saké-kasu*). Mais la vérité serait, plutôt, que les villageois se sont mis à contracter l'habitude de faire couler de la drêche de riz dans leur rivière parce que le nom de rivière (*Kasu*) leur rappelait cette pratique. Ce qui est certain, ce n'est pas la tradition de la coulée de drêche qui a fait appeler la rivière « *Kasu-kawa* ». L'appellation était sans aucun doute antérieure à cette curieuse pratique.

A l'intérieur du département *Shiga*, près du Mont *Ibuki*, près de la frontière jouxtant le département de *Gifu*, il y avait autrefois un col appelé *Kasu-kawa* (加須川). Du côté *Gifu*, coule une autre rivière de taille moyenne *Kasu-kawa* (粕川), homophone de 加須川, affluent de *Ibi-gawa* (揖斐川), une des trois grandes rivières du département. Il est tout à fait impensable que tous ces divers hydronymes ou oronymes en *Kasu-* se lient étymologiquement avec *kasu-* « résidu de riz alcoolisé ». La nature du radical *kas-* qui s'esquisse dans l'élément *kasu* rendu par 粕, 加須, ainsi que dans *Kase-gawa* (加瀬川), rivière du département de *Kumamoto* (dans le *Kyûshû*), n'est pas claire dans les graphies.

5) Terminaisons et radicaux des hydronymes

⁹ poèmes 4131 et 4331 dans le *Man'yôshû*

L'aïnou est sans doute une des langues les plus importantes qui fussent pratiquées largement dans l'Archipel Nippon à l'époque Jômon. Bon nombre de toponymes d'origine aïnou se trouvent parsemés du nord jusqu'au centre du pays. Cependant, les toponymes aïnous transcrits uniquement en kanjis phonétiques ont rapidement perdu de leur vitalité, en même temps que s'est effritée la vertu d'évocation des terminaisons d'hydronymes aïnous. Il en est résulté que, pour parer à cet étiolement sémantique et redonner du sens, on ajouta au nom aïnou une terminaison japonaise signifiant « rivière ». Ce qui fait que ces hydronymes sont dotés de deux terminaisons à signification identique, l'une aïnou l'autre japonaise : Ruten-*bet(u)-zawa*, Mon-*bet(u)-gawa* (Hokkaidô), Ai-*nai-zawa*, Utaru-*be(t)-gawa*. Sô-*be(t)-gawa* (dép. Aomori), Obo-*nai-kawa* (dép. Akita), Parfois même, trois terminaisons à signification à peu près équivalente peuvent être ajoutées : Sito-*nai-zawa-kawa* (dép. Akita). Le radical du nom de ce dernier cours d'eau, situé au centre-est du département Akita jouxtant la frontière du département Iwate, n'est que l'élément *sito-*, toutes les autres (*nai-zawa-gawa*) ne signifiant que la même chose : vallée fluviale. D'après le « *Ainu-go Jiten (Saru-hôgen)* » *Dictionnaire d'aïnou (dialecte Saru)*¹⁰ de Mme Tamura, *sito* est « de la pâte d'amidon végétal », ce qui ne conviendrait pas à un nom de rivière. Si on veut pour *sito-* un sens raisonnable pour un cours d'eau, *sittok*, mot aïnou, qui vient de *sir-tok* « périphérie, ce qui est en saillie ; coude » sera bien venu.

Comme nous l'avons montré dans un de nos articles précédents¹¹, les noms de lieux d'origine aïnou, mais traduits ou adaptés en japonais, ne sont pas rares. *Mizu-sawa* « eau- vallée », nom japonais de nombreuses localités, soit toponyme soit hydronyme, oronyme ou même patronyme, correspond à *Wakka-nai* « eau-vallée », nom aïnou. Les deux noms sont procédés d'une association d'idées parfaitement identique.

6)) La langue aïnou et le préjugé aïnou

¹⁰ Tokyo 1996. éd. Sôhû-kan,

¹¹ in *Tôzai* 9, 2007 Limoges, Pulim

L'exclusivité réciproque de *-tani* et de *-sawa*, constatée dans la répartition des deux terminaisons à l'ouest et à l'est du pays est du genre qu'on voit entre *iké* « étang » et *numa* « marais », *iké* employé plutôt à l'ouest, *numa* à l'est. On peut penser ici que dans l'Archipel il y avait au moins deux groupes influents de génie linguistique. C'est un indice par lequel on peut espérer percer le mystère de formation de la langue japonaise.

Fin Edo et début Meiji, au moment où le contact des Yamato avec les Aïnous a repris plus ou moins pacifiquement, prévalait un préjugé impérialiste de ne jamais compter l'aïnou comme une langue authentique de l'Archipel qui aurait contribué à la formation de la langue japonaise. Il y avait dans cette idée une désinvolture, signe du temps, contre une « ethnie » présumée totalement étrangère, arriérée, voire, sauvage par rapport aux habitants du centre du pays. Ceux qui étaient contents, au nord de *Honshû*, d'être de nouveaux sujets de l'Empereur ne voulaient pas douter de leur origine japonaise. Ils étaient plus ou moins conscients, pourtant, qu'ils parlaient un japonais un peu différent du standard et que dans leur zone d'habitation se pratiquaient non seulement des toponymes mais des mots qui ne sonnaient juste qu'à leurs oreilles. : *yaci* « marais », *makiri* « couteau », *itako* « diseuse de parole » (*itak* « parole » en aïnou), *shira* « précipice, pente » (*pira* au même sens en aïnou), *matangi* « chasseur montagnard » (*matanki* « chasseur » en aïnou), *mi* « tamis », *to-mi* « tamis chinois » (*muy* « tamis » en aïnou). *Kimi* « maïs » est vivant tel quel dans le nord. *Pone* « os » dans une formule du nord : *kara-pone-yami* « paresseux ».

Fito ou *futo* « homme, humain » est *pito* « homme » qui fut utilisé en parallèle avec *kamuy* « dieu » en aïnou.

Dans son *Dictionnaire d'aïnou*, Madame Tamura fait sortir une série de mots aïnous : *muy* « tamis », *kimi* « maïs », *pone* « os », *pito* « homme », de leurs correspondants en ancien japonais : *mi* « tamis », *kibi* « millet », *fone* « os », *fito* « homme ».

Or, *mi* « tamis » en ancien japonais du centre était de la nature phonologique qui fait supposer à l'origine *moi* ou *mui*. Le *muy* aïnou pourrait

donc perpétuer le pré-japonais *mui* « tamis » qui, en japonais, s'est mué en *mi*.

Kimi n'est pas « grain *jaune* (ki)» comme on l'a supposé jadis. Car, *mi* « fruit, noix, grain » demande à l'origine non pas *ki* mais la complexe *kui* ou *koi*. Originaires du centre-est de l'Asie, la céréale aurait été introduite dans l'Archipel au temps préhistorique. L'ancienne forme *kimi* (non pas *kibi*) est toujours en usage en aïnou et dans le parler nordique de Honshû. La forme *kimi* était à l'origine de *kibi* « millet » et non l'inverse. La forme *kibi* est de formation postérieure à *kimi*. Car *kibi* n'existait pas en ancien japonais.

Pour *pone* et *pito*, la mutation phonétique serait de *p* → *ph* → *f* → *h* et non pas de l'inverse : *h* → *f* → *ph* → *p*. Il nous semble bien étrange de supposer *fone* et *fito* japonais à l'origine de *pone* et *pito* en aïnou. Si le mot aïnou *kamuy* est à l'origine de *kami*¹² japonais « dieu », le mot aïnou *pito*, terme classique pour désigner *aynu* « humain, homme » et employé en parallèle avec *kamuy*, pourra être la forme précédente au japonais *hito*. Toute cette supposition étant juste, l'antériorité de l'aïnou à la langue japonaise sera certaine.

Tout cela nous obligerait à reconnaître que, sinon la filiation, mais le lien réel entre l'aïnou, l'ancien japonais et le parler de Tôhoku, bien que parfois troublant, a bien existé.

On peut s'interroger en quoi réside la distinction entre le japonais du centre, d'accentuation élevée, où importe seulement le point de rabaissement de ton, et notre parler du nord-est d'accentuation généralement monotone à basse intonation et pénultième. Là-dessus, nous sommes tombé sur une note pertinente de Mme Tamura, en préface de son dictionnaire aïnou : *L'accent aïnou consiste, comme en japonais, en hauteur* (...), *En japonais, l'important est de savoir jusqu'où se maintient le ton élevé, alors qu'en aïnou, c'est de savoir jusqu'où persiste le ton bas et à quel point il faut le relever.*

¹² en ancien japonais, la syllabe *mi-* de *kami* était de la catégorie phonologique qui fait supposer à l'origine, *-moi* ou *-mui*.

L'accent du parler du nord-est, comme en français, est pénultième ou oxyton. Son accent peut être originaire de la langue aïnou. En japonais et en aïnou, l'accent n'a toujours pas de notation appropriée.

7) Ce que signifie Kirizumi - Le proto-japonais à travers toponymes (1)

Pour les recherches des radicaux indo-européens, Jean-Pierre Levet insiste sur l'importance de l'étude des noms de rivières ou de sources qui alimentaient l'habitat humain en eau potable. Leur importance n'est pas seulement limitée à l'indo-européen. Il semble exister en effet des lambeaux de langues très anciennes dans les hydronymes nippons plutôt que dans les noms de lieux ou de personnes. Ils restent mieux conservés dans de vieux hydronymes peu enclins à se transformer postérieurement.

Pour bien se rendre compte de ce qu'il y a de phonologiquement commun entre deux noms graphiquement divergents : 追良瀬 (*Oirase*) dans les Shirakami et 奥入瀬 (*Oirase*) qui part du lac Towada, entre 阿仁川 (*Ani-gawa*) (Akita) et 兄川 (*Ani-gawa*) (Iwate), entre 谷川 (*Tani-gawa*) et 利根川 (*Tone-gawa*), il faut être libéré de l'image visuel des idéogrammes.

Du côté-est du Col *Usui* à la frontière de deux départements *Gumma-Nagano*, coule *Usui-gawa*, affluent de taille moyenne du fleuve *Tone*. Dans cet *Usui-gawa* se jette une rivière poissonneuse, appelée 霧積 *Kirizumi* « brume accumulée (d'après kanjis) ». Elle prend sa source non pas dans le Mont *Kirizumi* (1031 m à son point culminant.) mais, du côté *Nagano*, dans le Mont *Hana-magari* (« au courbe-nez », 1654 m). De l'étymologie de ce joli nom de *Kirizumi*, nous avons déjà évoqué le problème¹³. Tôgo Yoshida, dans son *grand dictionnaire des toponymes japonais*¹⁴, ne fait aucune mention du brouillard fréquent à cet endroit. Le nom remonterait du moins

¹³ Tôzai 9.(op.cit.), p 178

¹⁴ *Dai-nihon Timei Jisho (zôho-ban)*. Tokyo, Fuzambô, édition refondue et augmentée en 1970, vol 6 p. 762.

au moment où la vallée s'appelait déjà *Kirizumi* « vallée *Kirizumi* », au temps antérieur à l'époque Meiji.

Le Col *Usui* est à 140 kilomètres au nord-ouest de Tokyo. On peut longer le torrent *Kirizumi*, du pied du Col *Usui* jusqu'à sa source située à dix kilomètres de distance du Col, par un sentier étroit serpentant au bord d'un ravin profondément encaissé. La vallée, en forme de « pignon » (*kirizuma*) renversé, va se rétrécissant à mesure que le petit chemin remonte le cours d'eau. Plusieurs barrages, dont le plus important est nommé le *Kirizumi*, empêchent des éboulements de terre ou des crues soudaines qui ont jadis ravagé plusieurs fois la vallée de se reproduire.

La vallée sinueuse nous en rappelle une autre d'un renom national : 根尾川 *Neo-gawa* qui longe la faille volcanique 根尾谷 *Neo-dani* (Gifu), réaménagée de fond en comble après le calamiteux séisme *Nôbi* en 1891.

Au fond de la vallée *Kirizumi*, il y a deux petits hôtels distants d'un kilomètre l'un de l'autre, entre lesquels s'encaisse encore profondément le ravin. Derrière le plus reclus des deux, situé à plus de mille mètres d'altitude, se dresse une véritable paroi de verdure de la montagne. C'est un paysage peu commun. *Kirizumi* sera-t-il tout simplement *Kiri-sumi* « coin découpé, terminus » ?

Devant ce site extraordinaire, il nous est venu tout d'abord à l'idée un terme d'architecture *kirizuma* « pignon » (littéralement 切冪端 *kiri-tsuma* « bout coupé »). Il peut être remplacé par *kiritomé* « butoir, arrêt », voire, par *kiritomé* « bout d'essartage ». Le nom *kiritomé* est parsemé un peu partout dans notre pays dont la surface est très montagneuse et boisée. Nous en citerons un, *Kiritomé-daira* « clairière *Kiritomé* » à *Hachiman-tai*¹⁵.

Le bout de montagne (ou de plaine) pouvait être appelé *kiri*. Ce terme *kiri* « bout » est représenté dans les toponymes, d'après le « Timei Gogen Jiten » *dictionnaire étymologique des noms de lieu*¹⁶, par divers caractères chinois : 切, 伐, 断, 桐, 錐, 霧, 喜里, 吉里. *Kiryû* 桐生, ville située à la jonction de la

¹⁵ Hauteurs dans les départements Akita-Iwate

¹⁶ Yamanaka Jôta, Tokyo 1968, Azekura Shobô, pp 122 - 123

plaine *Kantô* et de la chaîne de montagnes *Ashio* 足尾, devra son nom à sa position au « bout » (*kiri*) de la plaine où commencent les montagnes.

Pour le second élément *-tsumi*, qu'en sera-t-il? Nous pensons à *-tsuma* « bout, extrémité » avec qui alterne *-tsumi*. *Tsuma* s'emploie depuis l'origine de la langue japonaise pour indiquer « un bout de l'unité », voire « un bout du couple », d'où « époux » et souvent « épouse ». Ce *tsuma* pouvait probablement alterner avec *tomo* « proue (bout d'un navire) et ami, compagnon (celui qui accompagne l'autre) ». L'alternance vocalique en japonais est un des dispositifs les plus productifs de la lexicalisation, soit nominale soit verbale.

Le terminus de la vallée *Kirizumi* se campe à une altitude assez élevée. Cette altitude et la rivière, étroite mais à fort débit, concourent à former la brume (d'où 霧積 « brume accumulée » d'après certains), surtout au matin frais, lorsque l'écart de température entre l'air et l'eau devient grand. C'est de là que l'étymologie traditionnelle tire sa raison d'être. Comme motif de dénomination, le climat instable doit pourtant céder à la géographie. *Kirizumi* pose mieux comme « bout, coin découpé, essarté ».

La solution 切隅 (*kiri-sumi* « coin essarté, petit essart ») ne présente pas d'obstacle à l'étymologie *tsuma* « bout », et la série : *sumi* « coin » / *Suma* « coin, pays reculé (départ. *Hyôgo*) » et *tsuma* « bout » peut se ramener à un même étymon.

Pouvons-nous en tenir à une autre solution (*-tsuma* / *-tsumi*) avec l'alternance vocalique (-a, -i, -u) telle qu'on voit dans la « déclinaison verbale » du type le plus ordinaire : *maka-* / *maki-*, *maku* « semer », *saka-* / *saki-*, *saku* « s'éclore »? L'alternance *tsuma* / *tsumi* donnerait donc *tsumu* « accumuler, charger », bien attesté dans le *Man'yô-shû*. *Tsumi* < *tsumu* ne conviendrait pourtant pas à *kiri* de *Kirizumi*, car l'élément *kiri* ne signifie, d'après nous, que « bout, extrémité, rompu » qui ne cadre pas avec le sens « accumulé, chargé ». Si, pourtant, *kiri* est vraiment « brouillard », *Kirizumi* « brouillard accumulé », ce toponyme ne sera pas mal venu.

L'alternance vocalique dont on vient de voir un aspect est aussi, en indo-européen, un des mécanismes grammaticaux les plus en usage pour faire dériver des mots, décliner des noms et conjuguer des verbes.

8) Ce que signifie Tsumagoi - Le proto-japonais à travers toponymes (II)

En passant par le Col *Usui* et de *Karui-zawa*, grande station estivale renommée et le versant-est du volcan 浅間 *Asama* encore en activité, nous voilà à 孀恋 *Tsumagoi*, un vieux et grand village.

Le nom de *Tsumagoi* date officiellement de 1889, l'année d'un grand regroupement d'agglomérations à l'échelle nationale. Onze villages se sont regroupés sous le nom de *Tsumagoi*. Aucun de ces onze villages ne portait le nom de *Tsumagoi*. Ce nom est traditionnellement mis en rapport avec le fameux appel adressé par le prince légendaire *Yamatotakeru* à sa femme défunte, princesse *Ototachibana* : *azuma (a-tsuma)-ha-ya* « Oh, ma chère épouse ! ». Il aurait proféré ces mots dans ces parages¹⁷, de retour de ses difficiles expéditions dans le pays rebelle de l'est (*Azuma*). *Azuma* avait donc deux significations : ma femme (*a-tsuma*) et l'est.

Cet épisode concernant le nom de lieu *Tsumagoi* dont la représentation en kanji veut dire « amour (*kofi*) pour son épouse (*tsuma*) » est manifestement inventé après coup, pour expliquer le nom de cette région de l'est (*Azuma*) transcrit en kanji 吾妻 « mon épouse ». C'est un peu de la même façon qu'on a vu pour la rivière *Kasu-kawa*, baptisée ainsi, dit-on, parce qu'on a fait couler dans la rivière du *kasu*, résidu alcoolisé, de la drêche. Tôgo Yoshida, dans l'édition refondue de son célèbre *grand dictionnaire des toponymes japonais*¹⁸, fait peu de cas de cet épisode qui rendrait compte du mot *Azuma* et propose une des hypothèses¹⁹ avancée à l'époque Edo : *a (nata-no)-tsuma*

¹⁷ Le lieu n'est pas déterminé, varie suivant des versions de la légende.

¹⁸ op. cit. vol 6. p. 791

¹⁹ dont, probablement, celle de Hayashi Jyussai « Simpen Musashi Fudoki » *Nouvelle description générale du pays de Musashi* (1830 Edo) »

« l'autre bout du pays de l'est ». Il s'agit d'un point de vue du centre du pays, c'est-à-dire, du gouvernement central.

Est-ce que le nom *Tsumagoi* a été vraiment créé, d'un coup, en 1889, au moment du grand regroupement des communes, en souvenir de cet épisode bien fictif pour légitimer l'empire? Un autre *Tsumagoi* 妻恋, en usage au moins depuis le début de l'époque Edo pour un vieux quartier de la capitale Edo, démentirait cette hypothèse. D'après la description de Tôgo Yoshida²⁰, le *Tsumagoi* de Tokyo était situé sur une pente qui donne, vers l'est, sur la vallée de *Kanda*. Ce serait donc une réplique en miniature de notre grand *Tsumagoi* qui descend, à l'est, vers la vallée *Agatsuma*.

Nous supposons que notre grand *Tsumagoi* n'était pas une création en souvenir d'un épisode romantique impérial mais reflète effectivement quelque réalité géographique. Le nom de *Tsumagoi* devait être en usage depuis très longtemps et officieusement pour indiquer le grand espace qui s'étendait entre le Mont *Asama* et le Mont *Azuma(ya)*.

L'épisode concernant la princesse *Ototachibana* nous apprend que le toponyme *Tsumagoi* était toujours évoqué avec le nom de cette région : *Agatsuma* ou, suivant l'épisode, *Azuma*. D'après *Nihon Timei Daijiten*²¹, on ne peut pas dire lequel des deux termes, *Akatsuma* (= *Agatsuma*) ou *Azuma*, est le plus ancien. Il est possible que ces deux termes ne soient pas de la même provenance, car, phonétiquement, *Azuma* n'aura pu donner ni *Akatsuma* ni *Agatsuma*. Ce qui les a unis, c'est le kanji 吾妻 « mon épouse » qui peut se lire en deux manières. L'origine de la différence de sens de ces deux termes oubliée, ce qu'on en retenait, ce n'était que *a-tsuma* 吾妻 rendu en kanji. L'étymologie de *Azuma* « est » devra être cherchée ailleurs.

La graphie 孀恋 (孀 épouse 恋 aspiration, amour) occulte ainsi la vraie origine du nom de lieu. *Tsuma*, élément commun tiré de ces trois termes : *Tsumagoi*, *Agatsuma* et *Azuma*, est ce qu'on rend normalement par 端 (bout,

²⁰ op.cit. vol 6 p. 348, ,

²¹ Tokyo, 1988. éd. Kadokawa, vol 10, p 70,

coin), qui signifiait aussi, dès l'origine, l'autre bout d'un couple, c'est-à-dire, époux ou épouse. Shizuka Shirakawa, dans son *dictionnaire de lecture japonaise des caractères chinois*²², rend ce dernier sens par trois kanji (夫 « époux », 妻 « épouse », 孀 « sibylle ») et dit, « 孀 est 需, ce dernier kanji employé originellement pour une sibylle qui prie pour obtenir de la pluie ». Cette exégèse idéogramme n'est d'aucun secours pour expliquer *Tsuma-goi*.

Pour son étymologie, Shigeki Yoshida a proposé dans son *dictionnaire des noms de lieux japonais*²³ 端越 *Tsuma-goe* « bout-passage, col du bout ». D'après lui, un petit toponyme *Tsuma-goe* 妻越 dans le département *Kumamoto* (Kyûshû) serait de la même origine. Mais ce nom d'un petit ancien village du pays de sud se lit, selon deux autorités²⁴, en « *Tsumakoshi* » et non pas « *Tsumagoe* ». L'idée de Shigeki Yoshida serait bonne, si la lecture de 端越 était *Tsumagoe* « passage du bout ».

Soit « *Tsumagoe* » soit « *Tsumakoshi* », le terme qui nous évoque ici un petit passage d'un bout de montagne ne conviendra pas au vaste *Tsumagoi*. 妻籠 *Tsumago*, village homonyme à *Nagano*, peut être plutôt lié avec 端越 *Tsumagoe* / *Tsumagoshi* et non pas avec *Tsumagoi*.

Après toute la littérature étymologique du toponyme de l'espace qui s'étend entre les deux grandes montagnes *Asama* et *Azuma(-ya)*, nous proposerons une étymologie de *Tsuma-kafi* (bouts croisés, croisement de deux flancs). *Tani-kafi* 谷交 (*tani* « vallée » + *kafi*) est une ancienne appellation de la croisée de deux vallées. 端交 (*Tsuma-kafi* > -kai > -goi) serait donc la vraie transcription du toponyme *Tsumagoi*.

L'emploi de l'idéogramme 恋 *ko(f)i* « amour, aspiration » était évoqué évidemment par le premier kanji « épouse ». Les deux kanjis 孀恋 concouraient donc à cacher la vraie étymologie.

²² *Jikun*, Tokyo 1995, Heibon-sha. p. 522

²³ *Nihon-Timei-Gogen-Jiten*. Tokyo 1981. éd. Shin-jimbutsu-ôrai-sha, p. 316

²⁴ *Nihon-Timei-Daijiten Grand dictionnaire des noms de lieu du Japon*. Tokyo 1987 éd. Kadokawa. vol 43. p 747 et Shityô-son-meï Hensen Keitô-zu sô-ran vol 2. *Plan historique et général de toponymes des communes*. Tokyo 1995. Hara-shobô. vol 2 p. 1658,

Le village *Tsumagoi* se confond, au sud-est, aux flancs du Mont *Asama* (2568 m au P.C.). Au delà du grand amas de laves - de véritables géants pétrifiés - appelé *Oni-no-Oshidashi* « éboulis d'Ogres », une masse de montagne non moins majestueuse se dresse au nord-ouest. Il s'agit du mont *Azuma* (alias *Azuma-ya* ou *Aga-tsuma* : 2354 m au P.C.). L'appellation *Azuma-ya* est postérieure à *Azuma*.

Pour ceux qui sont habitués à voir le site seulement du côté de *Karuizawa*, *Tsumagoi* semble se blottir humblement au delà de l'agglomération de *Karuizawa*, derrière le grand volcan *Asama*. En vérité, plusieurs fouilles archéologiques ont montré que l'endroit était un très vieil habitat humain qui date de 6000 ans BP, de l'époque Jômon. Cet espace est beaucoup plus ancien que la villégiature *Karuizawa* dont le développement n'est commencé que du milieu de l'époque Meiji (1868 - 1912). La nouvelle appellation de *Kita-karuizawa* « *Karuizawa Nord* » pour *Tsumagoi* ne couvre qu'une petite partie de l'espace *Tsumagoi* dont la nomination précède de loin celle de *Karuizawa*.

Comment était la vue du site qui précédait la villégiature moderne *Karuizawa* ? La montagne *Azuma* (*Azuma-ya* / *Agatsuma*), en forme d'un grand tabouret, alimentait en eau abondante les cultures de la région, tandis que le mont *Asama*, à dix-sept kilomètres au sud-est du massif *Azuma-ya*, était un volcan en activité, plutôt abhoré qu'adoré depuis plusieurs milliers d'années. Loin d'être riche en eau nourricière, il a continué, chaque fois qu'il vomit des laves, de terrifier les habitants du côté nord-est (*Gumma*). A mille mètres d'altitude, au croisement des flancs de l'*Azuma* et de l'*Asama* se regroupe l'ensemble de onze villages, appelé *Tsuma-goi*²⁵.

9) **Agatsuma, Shibukawa et le Mont Asama** **Le proto-japonais à travers toponymes (III)**

²⁵ < *tsuma* « bout (de flanc) » > *goi* = *kafi* « croisée » < *kafu* « se croiser »

A l'extrémité-est des hauteurs *Tsumagoi*, commence la vallée *Agatsuma*. C'est une vallée peu vivante, peu animée en vie aquatique. On va voir pourquoi.

La rivière, déjà grossie près de *Nagano-hara*, charrie de l'eau boueuse, jaunâtre. Des insectes sont certes en vie, mais pour des poissons, on ne peut y espérer rien de beaux. Par endroits, des ruisseaux d'apparence peu agréable dont l'un s'appelle 赤川 *Akagawa* (ruisseau « rouge »), l'autre 湯川 *Yukawa* (ruisseau « eau chaude »), voire, des filets d'eau de couleur lugubre, jaune soufre, de provenance de diverses sources d'eau chaude qui sont nombreuses dans ce coin, alimentent le courant principal. En amont, 須川 *Su-kawa* conflue avec la rivière *Agatsuma*.

Le *Su-kawa* passe pour un cours d'eau à forte acidité, appelé autrefois 酸川 *Su-kawa* : courant acide (酸 *su*: acide). Un autre 須川, station thermale qui prend sa source d'eau chaude près du sommet du volcan *Kurikoma* (1627 m au P.C.) situé aux frontières des trois départements : *Akita*, *Iwate* et *Miyagi*, est aussi fournie en eau à fort degré d'acidité. 酸力湯 *Su-ka-yu* (*ka* : particule conjonctive ; *yu* : eau chaude) est également, près du lac *Towada*, une station thermale connue de son acidité. 酸川 *Su-kawa*, au sens trop évident avec le kanji signifiant « acide », a été remplacé par un homonyme d'aspect plus anodin 須川. N'évoquant que le son *su* ou *shu*, le kanji 須 n'inspire rien de sulfureux.

Dans le cours supérieur de la rivière *Agatsuma* se déversent, comme *Su-kawa*, d'autres eaux de provenance de plusieurs rivières thermales des environs à caractère fortement chimique telles que 万座川 *Manza-gawa*, 四万川 *Shima-gawa* et encore 赤川 *Aka-gawa* « eau rouge » qui contient, dit-on, de la rouille. Toutes ces conditions fluviales sont néfastes à la bonne vie de poissons. La possibilité de la pêche dans la rivière n'est pourtant pas exclue. Par endroits, là où l'eau est moins polluée, la rivière est aménagée pour des parcs à pisciculture. A la confluence avec la grande *Tone* à *Shibukawa*, la surface d'eau ne nous inspire toujours rien de bon. Mais déjà à *Maebashi*, à deux kilomètres de la jonction, on peut taquiner le goujon. L'eau de *Tone* a une vertu purificatrice hors du commun. Ce n'est pas sans raison

qu'on a voulu la faire venir de *tine* « lait » de *tara-tiné-no* (« qui allaite, nourricière »), épithète de la « mère » dans le *Manyô-shû*.

A 渋川 *Shibukawa*, aucun cours d'eau ne s'appelle *Shibu-kawa*. Un conservateur de la mairie de *Shibukawa* nous a appris que le nom de la ville 渋川 provenait de la couleur de l'eau *cuivrée mate* (*sabi / sibu*) de la rivière *Agatsuma*, surnommée *Shibu-kawa* « rivière au goût âcre ». C'est donc ce surnom qui était à l'origine du nom de la ville *Shibukawa*. Le nom de ce gros bourg date au moins du 14^e siècle.

Kisao Ozaki, auteur des *Toponymes de Gumma*²⁶, est de la même opinion pour l'étymologie de *Shibukawa*. D'après lui, la cause principale de la dégradation d'eau vient du soufre en provenance de la grande station thermale de *Kusatsu*²⁷, située en amont de la rivière, au pied du Mont *Shirane* (2171 m au P.C.).

Alors quelle est donc l'étymologie de l'*Agatsuma*?

A l'époque préhistorique, l'*Agatsuma* qui partait du flanc de la montagne *Azuma* (*Azuma-ya / Agatsuma*), suivait son cours dans la direction opposée à l'actuelle. La rivière coulait non pas vers l'est (direction : *Naga-no-hara*, *Naka-no-jô*, *Shibukawa*) mais vers l'ouest, en direction des villes actuelles de *Ueda* et *Komoro*. Il s'agit de l'époque avant un grand séisme qui a fait surgir le volcan *Asama*.

Entre 吾妻 (*Agatsuma*, se lit aussi *Azuma*) et 四阿 (*Azumaya* « pavillon carré »), *-tsuma-* semble se constituer comme un élément commun malgré la différence graphique évidente entre ces termes. Dans la décomposition : *A-tsuma*, l'analyse *As(V)-ma* est impossible.

La rivière ancienne *Agatsuma* (ou *Akatsuma*) coulait, par le pied sud de la montagne *Azuma(ya)*, vers l'ouest. On peut se rappeler ici qu'en appellation, les hydronymes reflétaient leurs environs, permutaient souvent avec les oronymes. L'*Agatsuma* devait faire miroiter, dans son cours préhistorique, des montagnes avant le changement de cours survenu de la

²⁶ éd. Jômô Shimbun, Maebashi, 1976

²⁷ Kusatsu = kusa-to « lieu des odeurs (de soufre) ».

formation du volcan *Asama*. Les fouilles effectuées prouvent que, déjà, la région était habitée. Quelle langue parlaient les habitants? C'était la langue dont un terme *tsum(V)*, élément commun à *Kirizumi*, *Tsumagoi*, *Agatsuma* et *Azuma*, signifiait « bout, extrémité (de montagne) ».

Aga- de *Agatsuma* peut être *aga-* de *Aga(-no)-gawa* (appelée aussi *Aga-gawa*). Si l'aïnou *wakka* « eau »²⁸ est cet élément *aga*-²⁹, *aga-tsuma* fera sortir une belle image de l'âge Jômon, composée de deux éléments aïnou-japonais signifiant « (au) bout de l'eau, (à la) rive de l'eau ».

Dans l'oubli progressif du sens aïnou (*w*)*akka* « eau », on commençait à comprendre *Aka-tsuma* par *a-ga-tsuma*, *-ga* considéré comme une particule casuelle et *tsuma* comme épouse, un bout du couple. C'est à ce moment-là que la transcription par kanji est intervenue. D'où 吾妻 qui peut se lire en deux manières : *agatsuma* et *azuma* « mon épouse ». *Aga-tsuma* était prise pour une forme postérieure à *A-tsuma*. L'hypothèse du point commun génétique (*tsuma*) entre *Aga-tsuma* et *A-zuma* (= *A-tsuma*) aura pour résultat d'exclure l'analyse de *Azuma* en *As(V)-ma*.

Quand *-tsum(V)-* est considéré comme un élément indépendant, on peut toujours se demander quelles étaient les deux syllabes composantes de *tsuma*, c'est-à-dire, *tsu-* et *-m(V)*, éventuellement *-ma*. A la langue primitive, chaque syllabe est censée avoir un sens indépendant. *Tsu* de *tsuma* pouvait-il être du même sens que, par exemple, *tsu-* de *tsubo* « pot », signifiant « étroit, limité »? Pour *ma-*, serait-ce *ma-* de *ya-ma* « montagne », *nu-ma* « étang », *shi-ma* « île »? Egalement, *ma* de *asa-ma* « matin »? Et quel serait le sens des radicaux : *ya-*, *nu-*, *shi-*, *asa-* ? Ce sera alors un autre sujet à débattre.

Pour l'étymologie du Mont *Asama*, il y a deux hypothèses qui ont, toutes deux, une certaine véracité : *asa* « fumée » en malayo-polynésien ou *asam(a)* « fond » en aïnou. La fumée vomie du cratère en activité était visible de loin et souvent notée dans des documents depuis l'époque historique. A la fin

²⁸ indo-européen : *akwa*, selon Greenberg

²⁹ c'est très possible, puisque c'est *aka-* avec une sourde.

d'une séance ritualisée relative à la divinité *Asama* qui, selon certains, serait identique avec la divinité du Mt. *Azuma(ya)*, un nuage de fumée éconduit la divinité et clôt la séance. Il est également tout à fait probable que le cratère, à plus de trois cents mètres de diamètre avec cent cinquante mètres de profondeur, dit « chaudron », rappelait aux anciens le fond d'un gigantesque chaudron.

Les montagnes homonymes *Asama*³⁰ sont légion. On en voit une grande concentration dans le centre-est du Japon. Prenons un exemple à *Chiba*. C'est une petite montagne (225m au P.C.) ; une autre à *Shizuoka*, qui est plus grande (540 m au P.C.) mais beaucoup moins grande que notre *Asama*. En outre, elles ne sont pas forcément volcaniques. Si ces petites *Asama* étaient liées avec la grande *Asama* volcanique, l'étymologie, ni « fumée » ni « fond (du cratère) », ne conviendra pas à ces petites montagnes.

A trente kilomètres à vol d'oiseau vers l'est du Mont *Asama*, trône un grand massif *Haruna* (1449 m à son P.C.). Le massif *Haruna* est entouré de plusieurs montagnes dont l'une qui se trouve le plus à l'est de cette chaîne de montagnes s'appelle *Mizusawa-yama* « vallée d'eau », alias *Asama-yama*, le mont *Asama*, parfait homonyme du grand *Asama*.

Pour s'expliquer cette curieuse homonymie, on peut envisager une tout autre étymologie du Mont *Asama*, tout en tenant compte du rapport possible entre le Mont *Asa-ma* et le volcan non moins redoutable de Kyûshû, le Mont *Aso* (1592 m à son P.C.). Si ces deux noms *Asa-ma*³¹ et *Aso* sont génétiquement liés, le radical ne serait que *As(V)*.

L'étymologie du mot japonais *asa* « matin » n'est pas encore assurée. On sait que le mot *asita* « matin, demain » est lié avec *asa* « matin ». Si une relation étymologique existe entre le mot *asu* « demain » et *asa* « matin », comme entre le mot latin *demane* « demain » et *mane* « matin »), nous aurons

³⁰ Le « Timei Gogen-jiten » *dictionnaire étymologique des noms de lieu*. (op.cit. p 21) donne 25 exemples de *Asama* (-yama): 6 à Ngano; 3 à Gumma; 3 à Chiba, 2 à Kanagawa, 5 à Shizuoka; 6 à Mié.

³¹ La décomposition *Asa-ma* est communément admise.

un radical commun *as-* en japonais. Or, le français *est*, l'anglais *east*, l'ancien grec *eôs* « aurore, orient » et le latin *aurôra* (aurore, orient) se ramènent, d'après Pierre Chantraine³², à un radical indo-européen *âusôs* « aurore, orient, est ». Le sanskrit offre son correspondant *usas* (< *usôs*) « aurore » : *usa-kala* « oiseau qui chante l'aurore = coq ».

En japonais ancien, *tori-ga-naku* « au coq chantant » était une épithète connue du terme *azuma* « orient, est ». Le radical japonais *as-* n'est-il pas en liaison quelconque avec ces *âus-*, *us-* ?

Supposons que l'élément *-ma* de *Asa-ma* est *-ma* de *shi-ma* « île, terre délimitée », *nu-ma*, « marais, étang », *ya-ma* « montagne », *tsu-ma* « espace étroit, bout, détroit, col » ou de *hiru-ma* « journée », *asa-ma* « matinée », Il voudra alors dire « espace spatial ou temporel » et que *asa-* en japonais « aurore, orient, est ». Nous serons alors devant *Asa-ma*, un oronyme qui convenait parfaitement à la condition primitive de la montagne.

Le Mont *Asama* se trouve à dix kilomètres au sud des habitats humains de *Tsumagoi* et à vingt kilomètres de l'est de *Ueda*. *Ueda* est le bourg le plus gros et le plus ancien de la région. Vu du côté de *Ueda*, le soleil se fait voir monter, du côté de l'est, sur le flanc du Mont *Asama*.

Quelle est alors l'étymologie du Mont *Asama*? Si l'analyse *Asa-ma* est possible, elle ne peut être que « lieu, mont d'Orient ». L'autre montagne, non moins énorme, *Azuma(ya)* se campe, vu de *Ueda*, à l'autre bout du triangle isocèle (*Ueda*, *Asama*, *Azumaya*), dans la direction nord-est, à moins de 20 kilomètres de l'agglomération *Ueda*.

La ville de *Ueda*, avec les deux montagnes situées à la distance à peu près égale de quinze à vingt kilomètres de la ville, forme un triangle isocèle. Le Mont *Azuma* (ou *Agatsuma*) est au nord-est de la ville de *Ueda*, le Mont *Asama* juste à l'est.

L'*Asama* est un volcan encore en activité, connu d'avoir fait plus de dégâts que de bienfaits avec ses éruptions fréquentes, tandis que le Mont

³² *Dictionnaire Etymologique de la langue grecque*, Paris 1983 éd. Klincksieck.

Azuma(ya) a été toujours bienfaisant, avec la riche nappe phréatique sur ses flancs. Les deux symbolisent deux sortes des montagnes japonaises : violentes et bienfaitantes. Deux aspects de la Nature.

Nous avons évoqué l'éventualité que l'étymologie de *Azuma* pouvait être différente de celle de *Agatsuma*. Mais si on peut supposer pour *Azuma* une analyse non pas *A-tsuma* mais *As(V)-ma*, les deux montagnes qui entourent *Tsumagoi* peuvent avoir eu la même étymologie : Mont d'Orient.

Higashi-yama « mont de l'est », traduction du proto-japonais *Asama*, est un des noms de lieu les plus courants du Japon.

Imaginer les langues de l'Archipel dans l'écriture se ramène à les imaginer dotées d'idéogrammes chinois. L'écriture chinoise a donné du caractère universel à la langue japonaise qui fut longtemps orale.

Par contre, tout en munissant la langue nipponne d'un bon moyen de représentation écrite, l'écriture l'a déviée singulièrement de ce que la langue signifiait à l'origine. On ne peut plus deviner la vraie étymologie du toponyme *Hida* ni dans la transcription phonétique 斐太 (*Hita* probablement, et non pas *Hida*) ni dans les kanjis 飛驒 *Hida* où est visible le souci d'exprimer l'élément 飛馬 « cheval volant ». Par cette transcription 飛驒 au lieu de 斐太, on aura voulu exprimer une particularité de la région réputée jadis d'élevage hippique. La transcription 飛驒 a été imaginée bien postérieurement à 斐太 phonétique. Les kanjis chinois disposent d'une grande possibilité de rendre amène et compréhensible l'ensemble phonique incompréhensible (斐太) et, du coup, le rendre impénétrable à l'étymologie.

Pour procéder à un véritable état des lieux linguistiques de l'Archipel, il faut essayer de remonter, dans les documents écrits, jusqu'aux temps les plus reculés, tout en évitant des écueils des idéogrammes qui faussent souvent la réalité.

(Le 22 / 08 / 07)